

abouti à faire de notre Erik un des hommes les plus riches des deux Amériques !” s'écria M. Bredejord.

Tout le monde le regarda avec surprise.

“Sans doute, reprit l'éminent avocat. Erik n'est il pas l'héritier de son père dans sa part de propriété de la source *Vandalia* ?... N'a-t-il pas été indûment privé de son revenu depuis vingt-deux ans ? Et ne suffira-t-il pas pour l'obtenir d'une simple preuve d'identité filiale à établir, avec nous tous comme témoins, depuis maaster Hersebom que voilà et dame Katrina, jusqu'à M. Malarius et nous-mêmes ? Si Noah Jones a laissé des enfants, ces enfants sont responsables de cet énorme arriéré, qui absorbera probablement toute leur part du capital social. S'il n'y a pas d'enfants de ce greûin, aux termes du traité que nous a lu M. Durrien, Erik est le seul héritier de la propriété entière. De toutes façons, donc, il doit avoir en Pensylvanie quelque chose comme cent cinquante ou deux cent mille dollars de rente !”

—Eh ! eh !... dit en riant le docteur Schwaryencrona, voilà le petit pêcheur de Noroë devenu un assez beau parti !... Lauréat de la Société de géographie, auteur du premier périple circumpolaire, affligé d'un modeste revenu de deux cent mille dollars, c'est un mari comme on n'en trouve pas beaucoup à Stockholm !... Qu'en distu, Kajsa ?”

La jeune fille avait vivement rougi à cette interpellation, dont son oncle ne soupçonnait assurément pas la cruauté. Kajsa était précisément en train de se dire, depuis un instant, qu'elle avait été un peu bien maladroite en rebutant un soupçon aussi distingué, et qu'il faudrait à l'avenir lui montrer plus de considération.

Mais Erik, chose singulière, n'avait plus d'yeux pour elle depuis qu'il se sentait au-dessus de ses injustes dédains. Soit que l'absence et les réflexions de ses nuits de quart lui eussent ouvert les yeux sur la sécheresse de cœur de Kajsa, soit que la satisfaction de ne plus être à ses yeux un misérable “enfant trouvé” lui suffit, — il ne lui accordait plus aujourd'hui que la part de stricte courtoisie à laquelle elle avait droit comme jeune fille et comme nièce du docteur Schwaryencrona.

Toutes ses préférences étaient pour Vanda, qui véritablement devenait de plus en plus charmante, en achevant de perdre ses petites gaucheries villageoises sous le toit d'une femme aimable et distinguée. Son exquise bonté, sa grâce native, sa simplicité parfaite la faisaient aimer de quiconque l'approchait. Elle n'avait pas passé huit jours au Val-Féray, que Mme Durrien déclarait hautement qu'il lui serait désormais impossible de se séparer d'elle.

Erik se chargea d'arranger tout en décidant maaster Hersebom et dame Katrina à laisser Vanda en France, sous la condition expresse que, chaque année, elle irait avec lui les embrasser à Noroë. Il avait bien songé à garder en Bretagne toute sa famille adoptive, et offrait même d'y faire transporter de toutes pièces, au bord de la rade de Brest, la maison de bois où il avait passé son enfance. Mais ce projet d'émigration en masse fut généralement jugé impraticable. Maaster Hersebom et dame Katrina étaient trop âgés pour un pareil changement dans leurs habitudes. Ils n'auraient pu être pleinement heureux dans un pays dont ils ne connaissaient ni la langue ni les mœurs. Force fut donc de les laisser repartir, non sans leur assurer pour leurs vieux jours cette aisance que toute une vie de labeur et d'honnêteté avait été jusqu'alors impuissante à leur conquérir.

Erik aurait voulu au moins garder Otto. Mais, lui aussi, il préférerait son fiord à toutes les rades de la terre, et il ne voyait pas d'existence préférable à celle de pêcheur. S'il faut tout dire, les cheveux gris de lin et les yeux bleus de Regnild, la fille du gérant de la fabrique d'huile, n'étaient pas étrangers à cette attraction invincible que Noroë gardait pour Otto. C'est du moins ce qu'il fut permis de conclure, quand on apprit qu'il allait l'épouser à “Yule” (Noël) prochain.

M. Malarius compte bien faire l'éducation de leur enfant comme il a fait celle d'Erik et de Vanda. Il a modestement repris sa place à l'école du village, après s'être vu associé aux honneurs décernés par la Société de géographie de France au

commandant de l'*Alaska*. Il corrige actuellement les épreuves de son magnifique ouvrage sur la flore des mers arctiques, édité aux frais de la Société Linnéenne. Quant au docteur Schwaryencrona, il n'a pas encore mis la dernière main au grand Traité iconographique, qui doit transmettre son nom à la postérité.

La dernière affaire judiciaire dont se soit occupé M. l'avocat Bredejord a été le procès engagé par lui pour établir les droits d'Erik à la propriété entière de la source *Vandalia*. Il l'a gagné en première instance et en appel, ce qui n'est pas un mince succès.

Erik a profité de ce succès, et de la grosse fortune qui lui est échue, pour acheter l'*Alaska*, qui est devenu son yacht de plaisance. Il s'en sert tous les ans pour aller, en compagnie de Mme Durrien et de Vanda, voir à Noroë sa famille adoptive. Quoique son état civil ait été rectifié et qu'il porte aujourd'hui légalement son nom d'Émile Durrien, il a tenu à y ajouter celui d'Hersebom, et tous les siens ont conservé l'habitude de l'appeler Erik.

Le vœu secret de sa mère est de lui voir épouser un jour Vanda, qu'elle aime comme sa fille ; et ce vœu est trop conforme à sa propre inclination pour qu'un jour ou l'autre il ne soit pas réalisé.

En attendant, Kajsa reste fille, avec le vague sentiment qu'elle a, comme on dit, “manqué le coche.” Le docteur Schwaryencrona, M. Bredejord et le professeur Hochstedt jouent toujours au whist.

Un soir que le docteur se montrait plus mauvais joueur que de raison, M. Bredejord s'est donné le plaisir de lui rappeler, en tapotant sa tabatière, une circonstance trop oubliée :

“ Quel jour comptez-vous donc m'envoyer votre Plin d'Alde Manuco ? lui dit-il avec un éclair malicieux dans les yeux. Vous ne pensez plus sans doute qu'Erik soit d'origine irlandaise ?”

Le docteur resta un instant étourdi sous le coup. Mais, se remettant bientôt :

“ Bah ! un ex président de la République française descend bien des rois d'Irlande ! dit-il avec conviction. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il en fût de même de la famille Durrien !”

—Évidemment, répliqua M. Bredejord. C'est même si vraisemblable que, pour un peu, je vous enverrais mon Quintilien !”

FIN

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMERO :

L'HEROINE DU DESERT

— PAR —

GUSTAVE AIMARD ET J.-B. D'AURIAC